

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 72 (1927)  
**Heft:** 3

**Buchbesprechung:** Bulletin bibliographique  
**Autor:** F.F.

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## INFORMATIONS

**Mutations.** Le colonel de Salis, à Andermatt, a été nommé commandant de la garnison du Gothard, avec promotion au grade de colonel-divisionnaire.

Dans l'administration, les colonels Edouard Muller et Siegwart ont donné leurs démissions de chef du Service technique et de chef du Commissariat des guerres.



## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

### LECTURES D'HISTOIRE.

*Psychologische Strategie des grossen Krieges*, von Hans von Hentig.  
In-8° de 137 pages. Heidelberg, 1927. Carl Winter's Universitätsbuchhandlung.

C'est presque avec soulagement qu'on lit cet ouvrage, forte brochure plutôt que petit volume, mais substantielle et rompant résolument avec la manière dogmatique dont la plupart des écrivains militaires d'Allemagne se sont mis à écrire l'histoire de la guerre européenne. Ils tiendraient à accroître dans l'avenir, les risques de défaite auxquelles une armée, même la meilleure est toujours exposée, ils ne s'y prendraient pas autrement. M. von Hentig n'est pas un militaire, mais il est un historien et se complaît aux études de psychologie collective. De là le titre et la tendance de son ouvrage qui, pour être théorique, ne s'éloigne pas du bon sens. Philosophie et but sont résumés dans le premier alinéa de l'avant-propos : « Les peuples peuvent perdre une guerre, mais retrouver leur âme. La plus grande malédiction de la défaite est, pour l'Allemagne, la satisfaction de soi-même et la recherche de responsables, ce qui signifie une affirmation d'irresponsabilités. »

C'est bien dit et c'est très exact. Parce que le général Kühl, un officier d'une incontestable valeur, a écrit de la guerre de 1914 qu'elle ne pouvait aboutir que par l'invasion de la Belgique, selon le plan de Schlieffen, tous les moutons de l'histoire de la guerre en Allemagne s'en vont le répétant et en font une parole d'évangile. La défaite est venue de ce que Moltke s'est écarté du plan. Schlieffen étant mort avant d'avoir eu l'occasion de diriger aucune guerre, n'ayant par conséquent commis aucune de ces erreurs qui sont pain quotidien au cours d'une campagne militaire, et que l'événement démontre, il n'est que d'avoir la foi gros comme un grain de moutarde

pour proclamer l'infaillibilité de sa conception. Par celle-ci est affirmée la victoire virtuelle de l'Allemagne, et le plan d'opérations mis au-dessus de toute contestation, devient le point de départ de la recherche historique. Les faits ne sont plus examinés et appréciés en eux-mêmes, mais uniquement dans la mesure où ils s'accordent avec le plan ou l'altèrent; et le plan n'est plus un projet d'opérations, objet d'une saine recherche critique, mais le plan d'une victoire assurée par sa seule vertu. L'histoire de la guerre en Allemagne est échafaudée sur cette fragile fondation. En d'autres termes, c'est de l'histoire militaire tendancieuse.

La méthode de M. von Hentig est autrement plus efficace et plus sûre d'enseignement. Il ne conteste pas l'infériorité du commandement de Moltke, mais il regarde plus haut et se demande si la conception même de la guerre par les autorités allemandes ne portaient pas en germe le péril assuré de la défaite. « Un plan d'opérations, dit-il avec raison, n'est pas une œuvre d'art qui porte en soi-même sa beauté. Il est lié à une exacte appréciation des réalités physiques et psychiques qui se laissent discerner chez les peuples. Elaborer un plan d'opérations qui, politiquement, aboutissait pour la Triple Alliance, à la perte de deux alliés et qui en procurait deux à l'Entente, était un plan qui viciait la victoire militaire. »

Développant ce point de vue, dont on ne peut contester la justesse, l'auteur se rencontre dans son étude des fautes politiques qui ont précédé la guerre avec les conclusions que MM. Vermeil et Wolff ont tirées de l'examen des documents diplomatiques du ministère impérial des affaires étrangères<sup>1</sup>. Il appartenait à la politique d'écartier le grand péril de la guerre sur deux fronts, comme Bismarck s'est toujours attaché à le faire et comme Moltke l'ancien le jugeait désirable. Mais les militaires du XX<sup>e</sup> siècle qui tenaient le haut bout de la conversation à Berlin mettaient leur orgueil à se montrer et à se croire prêts à vaincre « tout un monde d'ennemis ». Ils ne voyaient pas d'autre guerre que la guerre sur deux fronts, et l'autorité politique, au lieu de travailler à l'éviter comme les circonstances lui en auraient fourni des occasions, se soumit à la conception des militaires. Ceux-ci voyant l'Allemagne en présence d'une puissante coalition terrestre, poussèrent l'aveuglement jusqu'à la renforcer d'un non moins puissant élément naval en déclarant seul possible le plan Schlieffen d'invasion de la Belgique, ce qui devait fatalement provoquer la Grande-Bretagne. comme l'histoire du passé le laissait prévoir avec surabondance de preuves.

Le plan Schlieffen était-il réellement le seul possible ? Sur quoi s'appuie-t-on pour l'affirmer ? Sur l'étroitesse de l'espace régnant entre la Suisse et le Luxembourg devenu insuffisant pour des armées de millions d'hommes. Mais cela n'était-il pas vrai pour les millions de soldats français autant que pour les millions de soldats allemands ? Or, les Français, eux, étaient contraints d'agir offensivement par obligation politique et militaire, ce qui n'était pas le cas des Allemands, qui pouvaient choisir. Il leur était loisible d'adopter la défensive en Occident, car ils avaient à leur disposition, avec l'avant-

<sup>1</sup> *Revue militaire suisse*, décembre 1926, p. 572.

terrain fortifié de Metz et de Strasbourg, la très forte barrière du Rhin qui défiait, au cas improbable d'une invasion française de la Belgique, la menace d'enveloppement que cette invasion pouvait comporter ; comme en France, la barrière de la Loire défiait l'enveloppement à la Schlieffen.

Pendant ce temps, l'offensive allemande se dirigeait vers la Russie où la frontière était ouverte, et comme le demandait le feld-marschall Conrad. C'était tout avantage, car la confiance des Français dans leur succès reposait en très grande partie sur l'importance des réserves russes. Cette confiance leur étant ôtée, l'appui britannique étant limité à une protection des côtes maritimes de France, et l'Allemagne acquérant par son attitude défensive des sympathies de l'étranger qui n'accompagnent pas volontiers un agresseur, surtout pas un agresseur à chaque instant enclin à faire un argument d'un coup de poing sur la table, une paix favorable devenait possible à laquelle de nombreux artisans, intéressés ou non, auraient prêté les mains.

M. von Hentig ne s'en tient pas là. Il suit les opérations de guerre et se montre frappé de deux circonstances. Premièrement une faute qui n'a pas été propre au commandement de Moltke, mais que ses successeurs renouvelleront fréquemment. Ils procèdent par demi-mesures, ou, comme ce fut le cas, par exemple, lors de la première bataille de l'Yser, par résolution mal préparée. Entre le front de l'ouest et celui de l'est notamment, leur choix d'action décisive est resté hésitant. Il ne s'est affirmé qu'en 1915, qui vit la manœuvre poussée à fond ; mais le moment était malheureusement tardif.

La seconde circonstance est l'inaptitude des autorités impériales influencées par l'élément militaire à se servir des succès en vue de la paix. Ici surtout se manifeste le manque de psychologie. Chaque fois qu'il y a succès, le haut commandement est pris d'une sorte de fringale militaire qui le pousse à vouloir paraître plus fort qu'il n'est dans le fond des choses et à émettre des prétentions qu'il est impuissant à réaliser. A vrai dire, et quoique d'une manière générale l'Allemagne ait eu pendant toute la durée de la guerre des yeux plus gros que le ventre, les démonstrations de l'auteur, en tant qu'elles reposent sur les faits militaires, demanderaient à être contrôlées de plus près que ne le permet l'espace d'une notice bibliographique. Quoiqu'il en soit, l'auteur voit, entre autres, dans cet état d'esprit la résolution prise en 1918 « au moins sept mois trop tard » de céder le terrain ennemi pas à pas, comme cela fut fait à partir du 4 août, et de chercher une position de repli sur une ligne plus courte.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans sa reconstitution de la campagne de 1918. En pareille matière, chacun peut se promouvoir chef d'état-major et reconstituer une opération qui ne rencontrant aucun obstacle sur le papier a toute chance de conduire au résultat désiré. Ce que l'on retiendra de l'ouvrage sera surtout ce qu'on en a dit au début des présentes lignes, qu'il rompt avec le dogmatisme de la plupart des écrivains militaires allemands. Il replace l'histoire sur le juste terrain de la critique objective, servant ainsi à l'enseignement en encourageant la méditation.

F. F.

*Armée, marine, colonies*, revue paraissant à Paris (14, rue Duphot).

A publié dans son numéro du 27 février un article du colonel M. Feldmann, sur l'armée suisse. Introduit par un rapide paragraphe historique, l'exposé résume notre système de milices, indique la composition de l'armée, son instruction, son organisation, ses exercices. De grandes photographies illustrent le texte.

*L'enquête criminelle*, par le capitaine Naudin. In-16 de 58 pages.

Paris 1927. Charles-Lavangelle et Cie. Prix 3 fr. français.

Dans un opuscule, le capitaine Naudin a groupé et synthétisé une foule de conseils de précisions et de faits relatifs aux devoirs des gendarmes quand ils conduisent une affaire criminelle.

En tête viennent « les éléments de l'enquête, c'est-à-dire les indices et le témoignage ». Puis sont largement exposées les règles générales et la préparation de l'enquête. Enfin la conduite elle-même de l'enquête, ordre des opérations, audition, interrogatoire, déclarations, corps du délit, état des lieux, recherche de l'inculpé.

*Allgemeine Schweizerische Militärzeitung*. No. 2. février 1927. Zur Heeresorganisation in Frankreich. — Taktschritt, von Major H. Frick. — Sollen wir den Taktschritt abschaffen? von Hauptm. G. Bachmann — Wortlauf und Auslegung militärischer Reglemente. Der Taktschritt, von K. Brunner. — Taktschritt. Schlusswort der Redaktion. — Zur Frage der Unteroffiziersausbildung, von Hptm. A. J. Keller. — Fleck oder Aufsitzend? von Oberlieut. F. Streiff. — Ersparnisse im Militärbudget ohne Beeinträchtigung der Ausbildung, von Hptm. R. Unkauf. — Zur Frage der Landesverteidigung, von Lieut. W. Höhn. — Der Militärpatrouillenlauf 1927 in Château-d'Œx, von Major Trüb. — Totentafel. — Société suisse des officiers. Sektionsberichte. — Militärzeitschriften des Auslandes mit denen die *Allgemeine Schweizerische Militärzeitung* im Austauschverker steht. — Literatur.